

**Marina Mureșanu Ionescu, Claudia Hulpoi, Dana Monah (coordinatrices),
Simona Modreanu (consultante scientifique),
Avatars du féminin dans l'imaginaire francophone, Iași,
Ed. Junimea, 2008, 137 p. ISBN 978-973-312-893**

Brândușa GRIGORIU

Université « Al. I. Cuza » Iași, Roumanie

Lorsque dix femmes, en tant que telles (et en tant que chercheuses), consacrent un livre à la femme comme signe, c'est qu'elles croient à l'existence du féminin et, plus encore, à sa signifiante.

À fleur de signe, à fleur d'imaginaire, elles ont montré, à travers un corpus diversifié, que le féminin est.

Il ne se définit plus seulement par opposition au masculin (dominant dans une culture qualifiée d'androcentrique), mais déjà par rapport à un esprit indistinctement androgyne, repérable au niveau de la parole, du geste, de l'art de vivre.

Les auteures du présent « recueil d'analyses » fondent leurs recherches sur le pluriel. Elles sondent l'écriture, mais aussi la sémiologie de l'horizon francophone, et les trouvent significativement sexués.

Le titre « Masculin/ Féminin », rappelé dans l'*Argument* de Marina Mureșanu Ionescu, a servi de déclic et de source d'inspiration. Plus encore que les deux termes qui s'y font face, c'est la barre médiane qui est porteuse d'un appel au dépassement : le colloque de 2004 et les 515 pages de ses Actes demandent une suite, un approfondissement, une relancée.

Par ailleurs, « le féminin est toujours à revisiter », comme le signale l'*Introduction* de Claudia Hulpoi : tout mythe donne lieu à sa démystification, tout mystère à son herméneutique. Plus encore que des « études de genre », les *Avatars du féminin dans l'imaginaire francophone* se veulent une quête de la femme, une série d'interrogations sur la *Woman Question*.

C'est au niveau de l'idéologie et de la théorie linguistique que l'on amorce la quête : avec Jacques Damourette et Edouard Pichon, Cécile Mathieu est « à l'aise dans la civilisation », et explore pertinemment cette grammaire sémantique du français qui fait du sexe un critère de classification. Le répertoire sexuisemblantiel féminin est vu comme l'aboutissement d'une étymologie sociale autant que linguistique ; la pensée idiomatique française charrie et file la métaphore de la différence sexuelle. Aussi importe-t-il d'introduire, de plein pied, la variable sexuelle dans les études linguistiques, comme le suggéraient déjà, dans les

années '30-'50, les chercheurs des mots et de la Pensée.

Pour Ekaterina Nossenko, c'est la femme d'affaires qui est l'image la plus parlante de tout un imaginaire culturel : qu'il s'agisse de chef ou de *working girl*, de courtière ou de veuve noire, le préjugé social perce sous les pages de dictionnaires et éclate sur les photographies des magazines économiques. L'analyse interprétative des signes verbaux et visuels révèle la dépendance féminine des stimuli et partenaires mâles, ainsi que la fragilité de cette construction identitaire qu'est la « femme patronne ».

Dans l'étude de Doina Mihaela Popa, un autre domaine de sens se laisse approcher, en toute féminité : celui des métaphores de la maternité. Il s'agit de visages plus que de paroles, car, dans les mythes et les contes de fées, le silence est le lot par excellence de la femme. Le logos est l'apanage de l'homme ; pourtant, la langue est maternelle, et les fées sont les premières actrices de parole appelées à broder, de leurs vœux et prédictions, le destin du nouveau-né. L'itinéraire imaginaire de la chercheuse débouche, mythiquement, sur la Parole, tandis que la maternité est proclamée, au gré des contes, une « hypostase splendide de la féminité ».

Avec Simona Modreanu, c'est la ligne de partage qui devient la plus richement signifiante : entre féminin et masculin, ce tiers-lieu du corps mêlé scrute et déborde les anciennes catégories. L'étude est consacrée, nonobstant, à l'écriture féminine, et à cette catégorie modernement ancienne qu'est la littérature féminine. Un panorama fulgurant et élégant de l'écriture comme geste sexué se laisse appréhender, de Sapho à George Sand de Germaine de Staël à Amélie Nothomb. L'écriture-femme est ensuite explorée à la faveur de ses constantes majeures : égotisme, propension vers l'irréel, quotidienneté, esthétique de la peine, corps-et-graphie, excès. Sans conclure à une spécificité féminine, la chercheuse laisse à cette « littérature de la voix qui nous traverse » le privilège de poser et reposer, à sa coulante façon, la question : « est-ce que la littérature féminine parle ? »

C'est la femme-personnage qui est mise en paroles par Elena Prus ; le corpus comprend l'œuvre de Balzac, Flaubert, Zola, Maupassant, et ne s'arrête pas à la simple littérature. Du *type* au *mythe* et de l'imaginaire littéraire à celui plus largement culturel, la Parisienne se construit au fur et à mesure comme ensemble de manières d'être et comme emblème sinon blason des temps modernes.

Autrement moderne, et hautement fuyante, la femme littéraire est chez elle dans les écrits de Corinna Bille, autant que dans l'analyse de Brîndușa-Petronela Ionescu. La coalescence de l'homme avec la nature n'est jamais aussi accomplie que lorsque l'*homme* est la *femme*. Instinctuel sinon bestial, diaphane et étrange, le féminin se décline, dans les récits billesques, sur le mode de la

transparence. Préfiguration de la mort ou avant-goût de liberté, cette transparence est scrutée dans toute sa densité signifiante, conduisant à un retour à la vie primitive, amoral et donc épanouie, naturelle même quand elle semble aller contre-nature.

Pour Dana Monah et pour les Reines de Normand Charette, les femmes *sont* si et seulement si elles *parlent*. N'ayant aucun droit à l'action proprement dite, les personnages de ce Richard III en version féminine se contentent de raconter, commenter, tramer et entraver les projets des autres. Aucune n'est pleinement reine, aucun n'est entièrement roi sans la valeur ajoutée de la parole. Et le babil royal s'avère être un jeu, une façon souverainement distinguée de « mordre le monde » sans laisser la moindre trace.

La Créature d'Etienne Barillier est, aux yeux de Caudia Hulpoi, un visage mythique du postmodernisme à dévisager dans son inquiétante étrangeté. L'espèce femelle est recréée, de même que le regard mâle. Humaine ou humanoïde, la Femme-Anima est un véritable « au-delà de la compréhension masculine ». Mais ce qu'il convient de chercher, dans les textes comme dans les autres signes, n'est pas tellement la femme, qu'elle s'appelle Hadaly ou Eve ; ce sont plutôt *les femmes*, dans ce qu'elles ont de particulier, de singulier, d'irrépérable.

À travers toutes ces lectures, au cœur de toutes ces écritures, le féminin trouve des voies et manières de révéler, dans l'imaginaire francophone, que l'imago peut devenir image. Des êtres aux mots et inversement, *Elle* est toujours un avatar de ces féminités qui ne sauraient épuiser, par leur incarnation signifiante, les possibles du féminin.